

La « Machine Infernale » du Magal Par Serigne A. Aziz Mbacké (Majalis)

« [Le Mouridisme] est **une machine infernale** dont je ne vois pas qui pourrait la désamorcer, car étant la seule idéologie [sénégalaise] **véritablement nationale...**»
(Jean Copans)

« [La confrérie mouride] ne subsiste à ce jour que par la seule vertu de la présence et du charisme de son fondateur. Mais Amadou Bamba est actuellement âgé de soixante ans et sa mort, par cause naturelle ou violente, peut survenir à tout moment... Il est hautement probable que [sa] disparition entraînera **la désintégration de la confrérie mouride.**» (Paul Marty, en 1913)

Extrait du procès-verbal du Conseil Privé de Saint-Louis ayant décidé, le 5 Septembre 1895, de l'exil de Cheikh A. Bamba au Gabon :

« Le Conseil Privé, après avoir entendu la lecture des rapports de M. Merlin et Leclerc et fait comparaître Ahmadou Bamba, a été d'avis, à l'unanimité, qu'il y avait lieu de l'interner au Gabon, **jusqu'à ce que l'agitation causée par ses enseignements soit oubliée au Sénégal.**».

* * *

Plus d'un siècle après cette décision visant à faire « oublier » aux sénégalais les enseignements de Cheikh Ahmadou Bamba, peut-on estimer aujourd'hui que « l'agitation » que ces enseignements ont depuis lors créée dans son pays, et même bien au-delà aujourd'hui, ait cessé ?

Comment se faisait-il que la prophétie de la « désintégration de la confrérie mouride » faite par M. Marty, l'un des auteurs et observateurs considérés comme les plus attentifs de l'Islam « noir » au Sénégal, ne se soit pas encore réalisée et que le Magal, célébré plus de quatre-vingt ans après la disparition de Cheikh A. Bamba, soit devenu, malgré toutes les critiques et les attaques quotidiennes contre les mourides, le plus important événement du pays et l'un des plus grands du monde car regroupant des millions de visiteurs dans la ville qu'il avait fondée, devenue aujourd'hui la seconde du pays ?

Autant de questions qu'il nous a semblé intéressant et judicieux de nous poser, à l'heure où la plupart des analyses dans les médias et l'essentiel des commentaires sur le récent Magal se focalisent encore sur le fourmillant évènementiel, les incursions exubérantes des politiques à Touba, les gênantes intrusions de la République dans le Magal et la décision d'en faire un jour férié critiquées par les brûlots des politologues, le croustillant des « petites phrases », la luxuriante diversité sociologique des faits divers du Magal, l'effet éphémère de la « Toubamania » médiatique s'estompant, les scoops sur le rang de Touba au top 10 des recherches sur Google au Sénégal etc.

Qu'est-ce qui peut bien expliquer la survivance des enseignements de Cheikh A. Bamba jusqu'à l'orée de ce second millénaire et l'imposition si vivace et même « envahissante » du mouvement qu'il a initié il y a plus d'un siècle dans le paysage religieux, culturel, social, économique et politique du Sénégal contemporain, quelle que soit l'appréciation, positive ou négative, que l'on puisse avoir de cette évolution ? Ceci, en dépit des innombrables et formidables obstacles et oppositions tenaces auxquels il n'a jamais cessé de faire face jusqu'à nos jours ? Comment expliquer la survie du Mouridisme ?

Différents chercheurs sur ce mouvement n'ont pas manqué, dans le passé, de tenter d'apporter certains éléments de réponse à ce questionnement, en expliquant notamment la capacité d'adaptation des mourides, disséminés aujourd'hui à travers le monde entier, par des motivations essentiellement économiques et sociales (sous-tendue par des processus de subjectivation complexes), conformément à la perspective « matérialiste » qui, à notre avis, a depuis toujours marqué la recherche moderne. Sans nier les facteurs socioéconomiques synchroniques à toute évolution sociale majeure, il nous paraît autant important de restituer ces éléments dans un cadre doctrinal beaucoup plus vaste, faisant appel aux « enseignements » même du fondateur du Mouridisme, à la base de cette « agitation » qui se perpétue au Sénégal, s'étend dans le monde et se raffermi dans la globalisation. Deux dimensions fondamentales desdits enseignements semblent, à notre avis, s'associer, se confronter quelques fois et concourir à ce progrès du Mouridisme : la dimension idéologique (ou culturelle) et la dimension spirituelle (ou mystique) de son œuvre.

Vérité et Réalité ou les deux Pôles de la « machine infernale »

La dimension idéologique du message de Cheikh A. Bamba, dont peu de chercheurs avaient jusqu'ici perçu toute la portée (et que nous avons abordée plus largement dans

notre récent essai « Khidma »), intègre un certain nombre d'éléments dont la vigueur culturelle et sociale ont contribué, à notre avis, à ancrer d'une façon inédite l'Islam dans l'inconscient collectif du Sénégal moderne, en y développant une nouvelle approche religieuse conquérante et décomplexée par rapport aux autres civilisations expansionnistes (Occident politique et Orient religieux). En rejetant avec force les critères de supériorité basés sur la race et la civilisation (dont l'arabité et l'occidentalisation), pour leur substituer ceux fondés sur la science et la piété (Masâlik, v. 47-49), Cheikh A. Bamba réussit à restaurer chez ses contemporains colonisés le sens de la dignité, la confiance en leurs propres potentialités et l'ardeur à mettre en place leur propre projet de société bâti sur la foi et la détermination constante à œuvrer sur la Voie de Dieu (*Himmah* ou *Pastéef*). L'une des particularités les plus frappantes de la doctrine mouride, qui concourut à sa large et rapide appropriation culturelle, fut cette étonnante capacité à impacter durablement sur la **Réalité** du monde sensible, dans toutes ses expressions (sociales, économiques, politiques etc.), qui constitue une sorte d'expansion matérielle de la **Vérité** des principes spirituels de l'Islam qu'aspirait réhabiliter et revivifier Cheikh A. Bamba. Dualité synthétique qui se propose de restaurer la dimension globalisante de l'Islam originel (*Dunyâ/Âkhira*) tout en contredisant le principe de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, de même que le confinement de la foi dans la sphère privée qu'avait imposés la Révolution de 1789 dans la notion de République. Une telle dichotomie Vérité/Réalité (*Bâtin/Zâhir*), perceptible même dans la conception différenciée que Cheikh A. Bamba et ses persécuteurs avaient respectivement de la véritable nature de leurs rapports conflictuels (Cf. son poème *Asîru*), permet en effet de mieux appréhender l'évolution temporelle des deux champs de perception (Vérité et Réalité) et leur superposition variable en fonction des innombrables dynamiques d'opposition ou d'apposition, internes et externes. Cette prise en main graduée et graduelle du Réel par la Vérité mouride, qui se fit à l'encontre de toutes les formes d'obstacles possibles, n'a pu perdurer et se raffermir chez les mourides qu'à travers une faculté d'adaptation et d'actualisation prouvée de leurs *méthodes* (matérielles) d'organisation, selon différents contextes spatio-temporels, dans la préservation de leurs *principes* (spirituels et culturels) de base. Adaptation qui trouve son principe dans le caractère fondamentalement universel et intemporel du Message Prophétique même, rappelé et renouvelé par le Serviteur du Prophète.

La dimension spirituelle ou mystique de l'œuvre de Cheikh A. Bamba – du moins aux yeux de ceux qui ont foi en la permanence d'une Toute-Puissance Divine et en Son Assistance pour les serviteurs qu'Il agrée – qui justifie la progression frappante de son

œuvre dans le temps est l'assurance dont il s'est lui-même constamment prévalu dans ses écrits. Assurance qu'il avait obtenue de son Seigneur et Créateur dont l'Agrément infini et la Grâce sur lui, à travers la satisfaction du Prophète envers son Service (Khidma) inédit, garantissaient à ses yeux la pérennité et l'expansion continue de son œuvre que les tentatives d'anéantissement ne sauraient jamais, selon lui, remettre définitivement en cause, quelles que soient leurs formes et leur gravité. C'est probablement la raison pour laquelle il tenait à préciser dans ses écrits avec un frappant aplomb : « *Mon Rang auprès de Dieu s'élève en tout instant et ne saurait jamais décroître. Quiconque, parmi les créatures, tentera de me rabaisser finira, lui-même, par se faire rabaisser.* », « *Celui qui me combat ne fait, en réalité, que combattre Dieu Lui-même.* », « *Les cœurs de ceux qui me haïssent ne cesseront jamais de se tourmenter car jamais ils n'atteindront leur objectif et n'accéderont à la Voie [qui mène vers Dieu].* ». En confrontant ainsi la Vérité de ses principes à sa matérialisation progressive dans la Réalité de son œuvre, le Cheikh nous édifia très tôt sur le fait que ces deux pôles étaient naturellement appelés à se confondre : « *Mes dimensions exotériques et ésotériques sont parfaitement en phase.* » (*Zâhirî wa bâtinî tawafaqâ*). En d'autres mots que le Temps et l'Espace, qui n'étaient à ses yeux que d'humbles serviteurs du Dieu Omnipotent et les réceptacles de Sa Volonté transcendante, se chargeraient de **réaliser** pleinement et progressivement la Promesse de ce Seigneur qui « ne dérogeait jamais à Sa promesse » et en qui Il plaçait toute sa confiance pour pérenniser et préserver à jamais son œuvre du mal de Ses créatures...

Le Combat contre la Nouvelle Daara

Il faut dire que cette œuvre, à l'instar de toute œuvre conforme à la Vérité, fut depuis le début confrontée à la réaction des forces négatives de la Réalité sur laquelle elle voulut se fonder et se matérialiser ; forces qui l'ont toujours considérée comme « une machine infernale » qui menaçait profondément leur conception de la Réalité et qu'il fallait ainsi « désamorcer » par tous les moyens possibles, même les plus indignes. Mais comment se fit-il que cette œuvre du Cheikh ait réussi à surmonter jusqu'ici les oppositions majeures auxquelles elle eut à faire face et par quels moyens celles-ci ont essayé de combattre le Mouridisme afin de le « désintégrer » ? L'on se saurait, à notre sens, comprendre pleinement les capacités d'adaptation de ce mouvement et cerner les obstacles et inimitiés qu'il n'a jamais cessé de rencontrer jusqu'à nos jours si l'on ne s'intéresse pas à la sédimentation de ses processus de consolidation générés par réaction aux processus d'opposition. Aux fins de mieux appréhender la véritable nature et les

caractéristiques de cette « guerre » très particulière et très longue contre le Mouridisme, qui n'est qu'une résurgence du combat antédiluvien entre la Vérité (ou l'Adoration) et les germes de la Réalité (ou le Monde d'ici-bas), combat ayant traversé toutes les prophéties et toutes les grandes œuvres humaines, il nous a paru intéressant d'user de la métaphore suivante du « Combat contre la Nouvelle Daara ».

En effet le Mouridisme peut, en un sens, être assimilé à une nouvelle école que Cheikh A. Bamba aspirait implanter au cœur de la Cité de l'Islam dont les fondements originaux posés par le Prophète (science et adoration sincère de Dieu) étaient, à ses yeux, négligés par ses habitants au point de la rendre aride et délabrée. En tant que « serviteur » (donc ouvrier mais aussi héritier) du Prophète, le Cheikh entreprit vaillamment de rendre vie à ses principes de base (*Tajdîd*), de déblayer les chemins initiaux qui menaient vers l'Agrément de Dieu et d'élaborer un programme scolaire théorique et pratique complet pour cette future école. Il se consacra ainsi à former (*Ta'lim*) et à éduquer (*Tarbiyya*) dans cette nouvelle école de pensée et d'action des citoyens éclairés sur la Vérité et déterminés à la matérialiser par la *Khidma* dans la Réalité de la Cité de l'Islam, à travers une volonté constante (*Himmah* ou *Irâda*), dans la parfaite entente et la symbiose avec toutes les autres écoles et universités antérieures ayant les mêmes objectifs (Khadiriya, Tidianiya etc.). Après avoir désigné le site d'implantation de la nouvelle Daara, le « maître d'ouvrage » mit en place les fondations sur lesquelles il comptait ériger l'édifice et éleva les murs délimitant celui-ci, au-delà desquels il recommanda à tous ses futurs élèves et pensionnaires de ne pas s'aventurer : le Coran, la Sunna du Prophète et les enseignements du Soufisme (avec pour « règlement intérieur » les règles d'éthiques musulmanes ou *adab*). Une fois le bâtiment érigé, l'école fut découpée, pour des besoins d'organisation, en départements et en pièces qui représentèrent les subdivisions du Mouridisme (*néeg*) dirigées par des chefs de départements (*jëwriñ*) chargés de superviser l'activité des pensionnaires dont les fonctions étaient relativement diversifiées : enseignement, administration, relations extérieures, activités de subsistance et d'autofinancement de la Daara (qui se voulait autonome) etc.

Cependant, l'implantation de cette nouvelle école et sa matérialisation dans la Cité ne se firent pas sans susciter de fortes vellétés d'opposition et d'animosité de la part de certains habitants du pays dont l'ambition fut désormais de démolir cette Daara, soit en la « désintégrant » dès l'origine ou, à défaut d'y parvenir, en « désamorçant » définitivement sa formidable évolution dont la célérité accrut bientôt les peurs à un niveau assez rare. Bien que les motivations des habitants qui exprimèrent une forte

réticence envers cette nouvelle école furent quelques fois différentes (peur de perdre certaines prérogatives et pouvoirs, anxiété devant l'inconnu, impression d'envahissement face à l'étendue du chantier, clichés négatifs suscitant plus de peur des mourides que de haine réelle etc.), l'analyse de cette campagne du Parti de la « mouridophobie » (qui bénéficie d'une longévité assez respectable de plus d'un siècle) nous permet de discerner certaines constantes qui, à notre avis, ne se sont nullement démenties à travers le temps et qu'il nous semble assez intéressant de mettre en évidence pour mieux les étudier et les comprendre (surtout sous leur angle littéralement guerrière qui nous obligera à user de la terminologie, disons, assez « militaire ») :

1. Ce combat contre le Mouridisme a toujours comporté une « **cible** », c'est-à-dire un élément stratégique de la Daara sur lequel la priorité des attaques était dirigée
2. Le combat a toujours eu des « **exécutants** » qui sont chargés de procéder aux dites attaques par des « **promoteurs** » qui leur fourniront toutes les armes nécessaires à leur succès
3. D'autres éléments constants de cette lutte furent l'existence, chez les promoteurs, d'une « **motivation** » particulière et l'élaboration d'un « **plan** » visant à inciter les exécutants à s'attaquer à l'école
4. La quatrième constante de la bataille consiste au type d'« **arme** » particulier qui est utilisé à chaque étape de la confrontation
5. Le dernier élément remarquable du combat est le type de « **résultat attendu** » à travers l'usage de cette arme ; résultat qui, d'après l'expérience, a très souvent différé du « **résultat réel** » obtenu.

Comment peut-on déceler la présence de ces constantes et leurs véritables natures à travers les différentes phases de l'évolution du Mouridisme et du combat qui fut depuis toujours mené contre son progrès ?

Stratégie 1 : Démolir la Daara

La première attaque de la Faction anti-mouride eut lieu dès la mise en place même, au 19^e siècle, des fondations de l'école du Mouridisme sur un site du Cayor-Baol par Cheikh

A. Bamba qui constitua dès lors, avec ses premiers disciples, la première « **cible** » identifiée dans ce combat. Les principaux « **promoteurs** » de cette attaque étaient essentiellement les chefs indigènes sénégalais qui, se sentant menacés de perdre l'autorité et le pouvoir que leur avait conférés l'administration coloniale sur leurs sujets mourides, firent des colonisateurs les « **exécutants** » de leur volonté de démolir la nouvelle Daara. Se fondant ainsi sur la puissance politique et armée de l'autorité coloniale, des *sénégalais* réussirent à jeter Cheikh A. Bamba, leur compatriote, en pâture aux français qui, selon l'objectif de ces « promoteurs », devaient décréter, contre l'école intruse, un « arrêté de démolition et de destruction » qui se concrétisa notamment par l'« expulsion » du fondateur hors de son école pour une durée de sept ans, loin de ses élèves, le temps que « *l'agitation causée par ses enseignements soit [définitivement] oubliée* » par ces derniers. L'injustice de la condamnation sans appel contre lui fit ainsi écrire à Cheikh A. Bamba des vers fort touchants : « *Mes demeures furent vidées et, des miens, je fus brutalement séparé, en vertu du Service que je consacre au Prophète. Les machinations ourdies par les créatures [les chefs indigènes et leurs acolytes] ont abusé les colons au point qu'ils laissèrent libre cours à leur imagination, or celle-ci est souvent source de fausses idées. Quant à moi, loin de me tourner vers eux par crainte, j'ai orienté ma face vers mon Seigneur.* » (Asîru, v. 14-16). C'est également cette extrême rudesse des mesures coercitives de « dispersion » des premiers disciples de la Daara mouride et de « bannissement » de leur guide que Cheikh Moussa Ka essaya d'exprimer dans ces vers : « *Ñu fullet wanqaas ya, deji buut ba, tasaare tool ba. Taalub Sëriñ ba daal di fay fa Tuuba ak Mbàkke, ay tey a ka wuuteek booba !* » (Les colons arrachèrent violemment les branches de l'arbre du Mouridisme, en déracinèrent brutalement les racines et éparpillèrent ses bourgeons au vent, éteignant ainsi la lumière de la connaissance allumée en ces temps par le Cheikh...)

Quelle pouvait bien être la « **motivation** » principale des chefs indigènes dans leurs cabales contre l'école mouride ? La **peur** de perdre leur autorité et leur **pouvoir** à travers la montée en puissance des mourides qui affichaient de plus en plus de vellétés de résistance semblant défier leur tutelle. A travers quel « **plan** » les assaillants ont-ils réussi la prouesse de faire exiler par d'autres le fondateur de la Daara et à faire expulser ses élèves ? Principalement par **le contrôle et la manipulation de l'information**, consistant à susciter la peur envers le projet d'implantation de l'école, à ternir l'image de son fondateur et de ses pensionnaires auprès des tiers au point que ceux-ci, poussés à bout, s'en prirent brutalement à eux. Quelle « **arme** » fut utilisée à cette fin ? Principalement l'**écrit**, à travers notamment les correspondances alarmistes et

calomniatrices des chefs indigènes destinées à leurs mandants coloniaux sur les prétendus « agissements » et comportements suspects du fondateur de l'école et de ses élèves qui furent ainsi soupçonnés de préparer secrètement la guerre sainte contre les français et de menacer l'ordre public. L'ultime « **résultat attendu** » à travers l'usage de cette arme n'était rien d'autre que la démolition définitive de l'école du Mouridisme et à la dispersion de ses pensionnaires. Ce résultat correspondait-il à celui qui fut effectivement **obtenu** ? Cheikh A. Bamba, par la Toute-Puissance de Dieu (et grâce à l'activisme de certains grands responsables de la Daara, qui surent également utiliser habilement les rouages du même système qui l'exila), revint finalement du Gabon en 1902, auréolé de gloire et de sainteté. Ce qui accrût de façon extraordinaire le prestige de même que la fréquentation de la Daara qui devint progressivement une Université complète avec des facultés et des départements performants, dotée de nombreux « annexes » et « UFR » (Unités de Formation et de Recherche) disséminés sur le « front pionnier » mouride. Les « **exécutants** » coloniaux ayant par ailleurs fini par reconnaître l'injustice de leur décision et la véritable nature du « **plan** » les ayant abusé (que le Cheikh appelait « *ghurûrul warâ* » ou machinations des créatures), celui-ci se retourna finalement contre ses propres « **promoteurs** », conformément à cette prière de Cheikh A. Bamba : « *O Seigneur ! Retourne les machinations de mes ennemis vers eux.* » Le seul fait qu'il ait désigné son douloureux et tragique jour du départ en exil, caractérisé par le triomphe apparent des ennemis et l'échec apparent de son projet, comme celui de la célébration du Magal (donc un jour de fête et du triomphe réel de sa cause que préfiguraient ces épreuves) comportait déjà en lui-même une subtile indication et une dialectique fertile (épreuves/succès) sur la nature du combat que son l'Arbre préalablement déraciné de son œuvre, avec l'Assistance de Dieu, devait désormais mener afin de se raffermir, enfouir profondément ses racines et jeter ses branches aux quatre coins du monde. Paradoxalement, grâce à l'engrais des futurs obstacles et hostilités...

Stratégie 2 : Désamorcer le progrès de la Daara

Après l'échec de la tentative de démolition de la Daara, la Faction mouridophobe, qui se désespérait des avancées frappantes de cette dernière qui, tel un chat à sept vies jetait de plus en plus loin les tentacules de sa « machine infernale », se résolut à accepter de mauvais cœur sa présence mais tout en œuvrant activement contre son succès, à travers la mise en place d'un « blocus sanitaire » autour d'elle et d'un embargo intellectuel. La « **cible** » que visait cette nouvelle attaque fut les successeurs de Cheikh A. Bamba et les

génération ultérieure de disciples qui les suivirent. Elle fut surtout l'œuvre des premiers auteurs occidentaux sur l'Islam au Sénégal, à la tête desquels figure Paul Marty, et les générations de chercheurs du Sénégal et d'ailleurs qu'ils influencèrent durablement en imposant des paradigmes négatifs et des clichés très peu reluisants sur l'école mouride, dont l'un des effets recherchés fut de dissuader toute volonté externe de s'y inscrire. En tant que « **promoteurs** » de ce nouveau combat « culturel » et intellectuel, ces auteurs trouvèrent comme « **exécutants** » naturels de leur « plan » les jeunes étudiants et les milieux intellectuels autochtones, les classes urbaines et moyennes, en un mot les éléments issus de l'école française et la jeunesse sénégalaise instruite. Quelle était la « **motivation** » des Marty et autres auteurs africanistes ou africanisants en dénaturant aussi durablement la doctrine de Cheikh A. Bamba ? Il nous semble assez facile de sentir la volonté évidente de contrôler l'évolution des mourides et de la circonscrire (« containment »), surtout chez le précurseur de cette tendance, Paul Marty, en tant qu'administrateur colonial chargé de fournir à sa hiérarchie les informations à même d'aider celle-ci à conserver la maîtrise sur les communautés religieuses du Sénégal. Ce fut donc, en un sens, la **peur** de l'impact social et politique des mourides sur le **pouvoir** colonial et le souci de conserver ce pouvoir qui animait beaucoup plus ces promoteurs (en plus, cependant, des autres facteurs tenant aux insuffisances, quelques fois involontaires, de cette recherche). Quel « **plan** » était mis en œuvre pour dissuader la future élite intellectuelle et politique du pays, sa force vive et terreau de son futur leadership, d'intégrer l'école de Cheikh A. Bamba qui, seule, pouvait empêcher le scénario du néo-colonialisme culturel de se réaliser ? Encore une fois, **le contrôle et la manipulation de l'information**, consistant cette fois-ci à présenter à ces sujets une image tellement déformée et réductrice du Mouridisme qu'ils s'en détourneront pour de bon et se mettront eux-mêmes à combattre leurs concitoyens sénégalais mourides de façon plus impitoyable même que leurs anciens maîtres (qui léguèrent ainsi le flambeau de leur combat en mains sûres, pour des générations et des générations encore). Par quelle « **arme** » cela fut-il possible ? L'arme utilisée fut encore une fois **l'écrit**, à travers notamment la recherche et la production intellectuelle d'ouvrages, de thèses et d'articles décrivant la nouvelle Université comme un véritable Asile d'aliénés et de fanatiques, une avilissante Prison mentale et spirituelle, une vaste entreprise d'exploitation de l'homme par l'homme basée sur le fanatisme, l'ignorance des masses paysannes, la cupidité des « marabouts » se fondant sur la servilité de « talibés » crédules, la promesse d'un paradis factice, l'hétérodoxie et l'hérésie des pratiques de l'Islam « noir », l'adoration des marabouts à la place de Dieu etc. Clichés perdurant jusqu'à nos jours chez une grande partie de la classe intellectuelle sénégalaise

contemporaine, surtout francophone, confortés, il est vrai, par les dérives internes de certains éléments du Mouridisme et l'absence d'un intérêt décisif pour la recherche sur la véritable pensée de Cheikh A. Bamba. Cette ultime « arme » coloniale devait ainsi être remise aux « exécutants » autochtones à travers surtout le cadre de l'école française dont la mission primaire de formation et d'accès à la somme de connaissances universelles n'était souvent qu'une façade idéologique pour perpétuer le projet de société de la puissance dominatrice. Comme le laissent d'ailleurs entendre ces aveux de Marie François Joseph Clozel, gouverneur général de l'AOF de 1905 à 1908 : « *C'est de la formation intellectuelle et morale de nos indigènes que dépend en majeure partie l'avenir de notre œuvre coloniale.* » Démarche que confirmaient d'autres propos non moins machiavéliques tenus par Georges Hardy, l'un des plus grands idéologues et artisan de l'école coloniale en Afrique Occidentale française : « *Une mise en valeur du pays, un attachement raisonné de l'indigène à notre œuvre, tel est donc l'objet de la nouvelle conquête, conquête moins rapide et moins brillante que la première, mais aussi féconde et méritoire et dont l'instrument ne peut être que l'école.* » Visée cynique que Hardy résumera dans cette formule : « *Joie de donner à la France des domaines heureux et des **enfants dévoués**, d'étendre au cœur du continent noir le rayonnement de l'âme nationale.* »

Si le « **résultat attendu** » de cette entreprise d'« endoctrinement » assimilationniste était un désintérêt ou un rejet massif des jeunes et des classes formées à l'école française envers le Mouridisme, ne peut-on se risquer aujourd'hui à soutenir que le « **résultat obtenu** » en est fort éloigné ? Si l'on sait surtout que la tendance actuelle démontre sans équivoque que l'essentiel de la jeunesse sénégalaise contemporaine, instruite ou non, a adhéré à la Daara de Cheikh A. Bamba et que l'école française, si elle continue encore de contribuer idéologiquement au projet de société matérialiste (moins d'ailleurs que les autres canaux actuels de la mondialisation), n'en constitue pas moins depuis quelques décennies un creuset fertile de production de nouvelles générations de mourides plus que jamais attachés à leurs valeurs de base et déterminés à utiliser à contrario les compétences acquises à travers l'école occidentale pour contrer « l'œuvre coloniale » de leurs anciens précepteurs, raffermir celle du Serviteur du Prophète et la porter au monde entier. Conformément aux prédictions de Cheikh A. Bamba, lorsque les colonisateurs décidèrent, en 1912, de déplacer sa résidence surveillée de Thiéyène (dans le Djolof) vers la ville de Diourbel, plus propice à leur contrôle et où ils ambitionnaient de mettre en œuvre une subtile stratégie d'acculturation des jeunes mourides par le biais de leur intégration dans l'école française : « *Si les colonisateurs qui ont exigé mon*

rapatriement vers Diourbel en l'an 1330 h (1912) avaient pleinement perçu le Mystère de ce séjour, ils ne l'auraient assurément pas souhaité. Car ce séjour préfigure, en réalité, le préjudice et le déclin des adversaires s'étant opposés à moi, alors qu'il annonce en ma faveur la pérennité et l'élévation ». Prédiction qui s'accordait étonnamment avec une garantie du Seigneur Tout-Puissant aux croyants contre les tentatives de leurs ennemis : « Ils veulent éteindre la lumière de Dieu avec leurs bouches, alors que Dieu ne veut que parachever Sa lumière, quelque répulsion qu'en aient les mécréants. » (Coran 9:32)

Stratégie 3 : Désintégrer la Daara

Face à l'accélération de la croissance incontrôlable de l'Université mouride, dont les dimensions initialement rurales prirent des proportions urbaines, nationales, puis mondiales, avec des départements tentaculaires reliés par la Faculté mère de Touba devenue désormais, après la capitale, le second foyer du pays et un pôle majeur sur l'échiquier démographique, politique, économique etc., la nouvelle stratégie de combat consista à faire imploser le système de l'intérieur, en rendant « infernales » les conditions de vie de ses résidents de sorte à les obliger à quitter l'Université mouride et à la dépeupler graduellement. Quelle est la « **cible** » de ce nouvel assaut ? Les générations présentes et futures de mourides, résidant au Sénégal ou disséminés un peu partout à travers le monde. Face à quels « **promoteurs** » de combat devons-nous désormais, nous les mourides modernes, faire face ? Aux différents lobbies (politiques, économiques, intellectuels etc.), personnes physiques ou morales, tentant d'utiliser la puissance et le prestige acquis par l'Université du Mouridisme pour accéder ou conserver leur pouvoir, ou ceux qui craignent cette puissance et la perçoivent comme une menace à leurs intérêts, à leurs principes ou leur projet de société laïque et matérialiste. Quelle est la « **motivation** » de ces nouveaux assaillants ? La **peur** encore une fois que les mourides s'emparent du **pouvoir** (surtout avec le spectre d'un Etat mouride que fait ostensiblement planer le régime de l'Alternance sur le pays) ou la volonté de conserver ou de conquérir le **pouvoir** en utilisant la force du Mouridisme, quitte même à le déstabiliser ou à le « désintégrer ». Qui peuvent bien être les « **exécutants** » de cette nouvelle attaque ? Machiavélique : les habitants de l'Université eux-mêmes qui devront détruire celle-ci de leurs propres mains... A travers quel « **plan** » ? Comme les fois précédentes, avec le même dispositif du **contrôle et de la manipulation de l'information**. La technique de « l'implosion du système à partir de l'intérieur » qui consiste à semer la division et la zizanie à l'intérieur de l'Université, à

créer le désordre parmi ses résidents de sorte à les priver de leur unité légendaire (qui faisait jusqu'ici leur force) et leur foi « aveugle » envers le fondateur et leur leadership qui les liait, à s'entredéchirer ainsi au point de ne plus pouvoir y cohabiter harmonieusement. Pour ce faire, la stratégie du « diviser pour désintégrer » qui fut mise en place planifia de s'attaquer aux trois piliers fondamentaux identifiés du système de management de l'Université : (1) l'unité, la fraternité et la solidarité entre pensionnaires de l'établissement, (2) le sens de l'autorité et du respect des pensionnaires envers le leadership ou « top management » de l'établissement, (3) la compétence, l'entente et la collaboration parfaite entre les membres du leadership de l'établissement. Par quelle « **arme** » méphistophélique cet édifice devra-t-il être ainsi désintégré à la base ? Le niveau de sophistication et de massification actuelles de l'Université « multinationale », la puissance de ses relais et de son influence multiforme, l'évolution du contexte mondialisé et de ses nouvelles donnes, tout cela contribua à la mise en œuvre de techniques de guerre beaucoup plus sophistiquées et destructrices que par le passé, dont les deux principales sont : la technique du cheval de Troie et la technique du caniveau.

La Technique du Cheval de Troie

Cette technique se base sur la conscience de l'existence au sein de l'Université même d'éléments non vertueux, parmi les dirigeants ou les pensionnaires, qui ne consentent nullement à se conformer au « règlement intérieur » de l'école et qui, pour sauvegarder leurs intérêts personnels, sont prêts à dévoyer le système par des comportements antinomiques aux principes et enseignements du Père fondateur. L'impact très négatif de ces « brebis galeuses », surtout celles relevant du « top management », favorisé par la massification de l'école et l'importance des enjeux financiers et politiques suscités par l'envergure prise par le système, constitue en lui-même une menace interne qui range *de facto* ces « brebis galeuses » dans le camp des ennemis du système (en somme, des « vers dans le fruit »). Le niveau croissant du champ d'expansion pris par la Réalité du système ayant matérialisé la profusion bénite (*Baraka*) et les facilités (*Taysîr*) prédites par son fondateur, le caractère remarquable de celles-ci, au lieu d'être une incitation supplémentaire au dynamisme et à l'excellence, rendit paresseux, laxistes et cupides ces éléments du système. N'hésitant pas, par ailleurs, à s'aventurer en cachette en dehors des murs de l'école, au-delà des limites clairement définies par son fondateur, à savoir le Coran et la Sunna du Prophète, ces « mouridophages » donnent, ce faisant, à la Faction mouridophobe l'occasion de les coopter, d'en faire des alliés et, moyennant rétribution,

d'en faire leurs agents et les « **exécutants** » chargés, une fois de retour à l'intérieur de l'Université, de mettre en œuvre le « **plan** » établi.

La Technique du Caniveau

Quant à la technique du caniveau, elle se base sur la présence inévitable dans tout lieu d'habitation d'un dépotoir d'ordures et de toilettes que les assaillants se proposent d'exploiter pour asphyxier l'atmosphère de la maisonnée et la rendre invivable. La manœuvre consiste ainsi à reverser quotidiennement les détrituts et les déchets rejetés par le système à l'intérieur même des pensionnats et des zones de vie de l'école (classes, bureaux, restaurants etc.), au vu et au su de tout le monde. De la même façon, les canaux d'évacuation des matières et eaux usées de l'école se déversant habituellement au loin, en dehors des enceintes, sont détournés et reversés à l'intérieur de l'école. Ceci, pendant que les ordures, en même temps qu'elles sont rejetées à l'intérieur, y sont brûlées au point d'y créer une fumée et une odeur pestilentielle intolérable destinée à provoquer la nausée des résidents qui se mettront progressivement à abhorrer l'établissement. L'atmosphère délétère et enfumée ainsi créée constituera non seulement une diversion détournant les pensionnaires des études et des objectifs initiaux de l'école (la science et la recherche de l'Agrément de Dieu), mais suscitera également de forts ressentiments entre étudiants à chaque fois que les noms des générateurs de ces détrituts et de ces déchets seront ostensiblement divulgués au sein de l'opinion publique par l'ennemi avant d'être rejetés dans la cour de l'école...

La traduction de cette technique du caniveau dans le Sénégal moderne s'illustre surtout, à notre avis, à travers la tendance depuis longtemps notée de certains types de médias dits « **people** » ou justement de « **caniveau** », dont les intérêts économiques, politiques, intellectuels (vision laïque du monde et perspective républicaine héritée des Lumières) de leurs détenteurs (personnes physiques ou morales, leaders d'opinion, lobbies etc.) semblent clairement trouver certains avantages à la déstabilisation du Mouridisme ou à l'utilisation de sa puissance (en dehors naturellement des insuffisances naturelles propres au milieu journalistique et de la parfaite légitimité de la critique objective). La technique des « **off** », la priorité manifeste accordée aux déchets du système (récurrents scandales politico-religieux, financiers, sexuels etc.) au détriment du fonctionnement régulier des facultés universitaires et de leurs résultats tangibles, la permanente atmosphère de suspicion, de polémiques, de méfiance et de critiques sur les mourides que ces types de médias entretiennent et imposent quotidiennement ont ainsi

comme « **résultat attendu** » de détourner les mourides de l'essentiel et de les mener de plus en plus vers les controverses futiles et l'évènementiel qui ne font que les discréditer et saper davantage l'unité, le sens de l'autorité, l'attachement à la foi et à la Khidma qui faisaient jusqu'ici leur force.

A ce titre, il nous a semblé très intéressant de remarquer que le support le plus utilisé dans cette nouvelle stratégie consiste également, comme dans le passé, à l'**écrit**, notamment les articles de presse et les « off » unanimement repris dans les sites d'informations en ligne sur le web et répercutés dans l'ensemble des revues de presse des médias audiovisuels. Ecrits dont la clameur hargneuse se répercute infiniment de nos jours dans l'écho impétueux des forums rageurs d'Internet, animés par des forumistes dignes héritiers des chefs indigènes délateurs et des Marty zéloteurs, au courage épique désormais caché derrière le paravent numérique des claviers et des pseudos fantaisistes ! Forumeurs dont l'ire injurieuse et le ressac atrabilaire des vagues d'exaltation anti-mouride se chargent désormais de déverser quotidiennement les ordures digitales et les détritrus en flammes légués par leurs funestes précurseurs au sein de l'Université globale désormais connectée elle aussi à la Réalité virtuelle. Ses jeunes étudiants, subjugués par la houle incessante de ce nouvel Espace sans distance et du continuum de ce Temps « réel » interactif, sont ainsi journalièrement confrontés à la virtualité à peine saisissable des limites entre les frontières devenues poreuses de l'ancienne Daara de Vérité et celles de la nouvelle Réalité mondialisée dont la revanche s'avère d'autant moins maîtrisable et prodigieuse qu'elle semble annihiler l'Espace et le Temps. L'Université était-elle condamnée à céder à cet ultime assaut homérique ?

La Contre-offensive de la Daara ou le « Jihad culturel »

Peut être pas. Car, du fond des abysses numériques et de l'éther de l'immuable Vérité, surgit une « arme » jusqu'ici négligée, mais dont les vertus ne semblent pas moins prodigieuses que celles de la nouvelle Réalité : l'**écrit**. Les écrits du fondateur de l'Université. Les enseignements écrits de Cheikh A. Bamba que l'on voulait faire « oublier au Sénégal », lui qui disait justement, au moment de la création de son Université : « Mes miracles sont **mes écrits** » (*karâmatî khatu yadî*) [et pas seulement les miracles légendaires], sans que les pensionnaires aient véritablement perçu jusqu'ici la portée réelle des arcanes de ce message codé. Comment le décrypter, accéder enfin à l'« arme fatale » dissimulée dans l'enceinte des murs du Coran et de la Sunna qui clôturent l'Université et l'utiliser à bon escient ? Pour ce faire, il revient aux mourides de

porter enfin aux écrits de Cheikh A. Bamba tout l'intérêt intellectuel qu'ils méritent (en plus de leur intérêt spirituel, mystique et éducatif), d'entreprendre les immenses recherches et travaux académiques qu'ils requièrent, d'en diffuser la quintessence sur les mêmes supports modernes de **contrôle et de manipulation de l'information** qui sont actuellement utilisés par leur adversaires pour les combattre, à travers le « **plan** » d'une meilleure **promotion de la recherche et de la communication** au sein de l'Université globale. Technique de combat d'autant plus judicieuse qu'elle s'accorde au « **programme académique** » précédemment exécuté par le Père fondateur lui-même pour contrer celui de ses ennemis et qui consistait à « *faire le jihad par les sciences et la crainte de Dieu* ». Bien menée, cette réplique se traduira par le rejet graduel hors de l'enceinte de l'Université mouride des déchets ramenés à l'intérieur par la technique du caniveau. Ou plutôt, pourquoi pas ?, leur usage en guise de *fumier* destiné aux jardins universitaires : en effet il n'est rien de plus instructif, une fois que l'on est pleinement éclairé sur les enseignements du Cheikh, que de profiter des insultes des forumistes du web et de leurs amalgames ravageurs sur les mourides, pour identifier les thèmes majeurs méritant d'être davantage étudiés et clarifiés. Utiliser les ordures qui leur sont régulièrement jetées comme compost d'autocritique et terreau de réflexion fertile vaut en effet infiniment mieux pour les internautes mourides que leurs insultes défensives qui ne traduisent, à notre sens, qu'une certaine faiblesse intellectuelle et la pauvreté de leur argumentaire plus émotif que discursif. D'autant plus que leur guide leur avait recommandé avec insistance la bienséance et la capacité de dépassement en face de l'offense : « *Endure avec patience les injures et ne les rends à personne. Comporte-toi suivant le conseil du [Poète] rompu en Bonne Conduite : « [J'ignore dédaigneusement les propos du calomniateur...] » Car l'échange de propos injurieux et le fait de se traiter mutuellement de menteur ou de se battre font partie des pires habitudes. (...) Sois comme l'a dit un poète : « Je m'attacherai aux vertus honorables de toutes mes forces et détesterai ardemment de dénigrer comme d'être dénigré. Par magnanimité, **je pardonne aux gens leurs insultes car il n'est de pire homme que celui qui aime répondre à l'injure par l'injure.** Car celui qui respecte les hommes sera à son tour respecté, par contre quiconque les méprise ne sera jamais estimé...»* (Nahju). Cette maîtrise de soi, cette attitude d'autocritique salutaire et de clarification effectuées à travers la mise en place au sein de l'Université même d'une « unité d'épuration » des insultes et attaques anti-mourides permettraient même de produire un surplus d'énergie utilisable par l'Université dont le système d'éclairage s'en trouvera amélioré au point d'induire un plus grand discernement sur le caractère déviant des auteurs de ces ordures.

En tant que « **promoteurs** » principaux de cette contre-offensive culturelle et intellectuelle, le leadership de l'Université mouride au premier chef, assisté par les différentes facultés, a le devoir historique et moral de penser, de financer et de mettre en œuvre toutes les étapes nécessaires au raffermissement de leur structure et à son développement. Leur « **motivation** » principale devra constamment rester l'obtention de l'Agrément de Dieu, à travers le raffermissement de Sa Religion et la matérialisation du projet de société de Cheikh A. Bamba, le progrès multiforme de la nation entière, en dehors de toute vision sectaire. Les premiers « **exécutants** » naturels de cette réplique contre le Camp de la mouridophobie sont l'intelligentsia mouride contemporaine et future, surtout la jeune classe intellectuelle mouride qu'avait formée le Camp ennemi avec l'ambition d'en faire ses chevaux de Troie dans le système (que nous appelons la génération mouride « post-internet ») qui maîtrise mieux que quiconque ses techniques de combat. Le processus actuellement entamé de regroupement et de réorganisation des compétences et de l'expertise mouride, pour non seulement réfléchir et apporter leur pierre à l'édifice du projet de société de Cheikh A. Bamba, mais aussi optimiser l'apport du remarquable potentiel du Mouridisme dans le développement futur de la nation, se doit ainsi d'être encouragé, entretenu, financé et érigé en règle par le leadership. Les chercheurs mourides, qui se doivent d'être au cœur de ce processus, devront désormais privilégier eux aussi l'**écrit** pour divulguer le fruit de leurs recherches et ne plus se contenter de la communication orale comme la plupart d'entre eux le font traditionnellement, en créant notamment des structures modernes et opérationnelles à même d'impulser et de faciliter une production intellectuelle de qualité, avec objectivité et esprit d'ouverture (l'économie réalisée ne serait-ce que sur certains biens de prestige d'une partie de l'élite, certaines dépenses moins prioritaires dans les magals et nombreuses manifestations religieuses mourides, la mise en place de subventions communautaires significatives, pourrait facilement financer de telles structures). Qui peut bien être la « **cible** » de cette réaction ? Ses principales cibles seront en premier lieu la classe intellectuelle sincère, nationale et internationale, dont les préventions négatives actuelles sur l'Université du Mouridisme ne sont que le fruit de longues décennies de clichés, d'amalgames et de vide de la recherche sur les écrits de Cheikh A. Bamba. La portée de cette cible sera ensuite étendue aux éléments externes du système (à travers le monde globalisé), au sein de la Réalité virtualisée, de même qu'aux éléments internes dont l'ignorance ou la négligence envers les enseignements authentiques du Père fondateur en avait fait, volontairement ou non, d'utiles chevaux de Troie du Camp ennemi. Le « **résultat attendu** » à partir d'une telle démarche sera une meilleure compréhension de la véritable doctrine de Cheikh A. Bamba, fondée sur les

principes premiers de l’Islam ; en mettant ensuite en œuvre, mieux et avec plus de lucidité, leur Vérité dans le champ de la Réalité, à accorder à l’éducation et à la formation des jeunes mourides une importance correspondant au projet du Cheikh, à ne plus se contenter de résister et de réagir seulement aux attaques mais d’attaquer les assaillants dans le cœur même de leurs retranchements, en usant des mêmes armes intellectuelles, sans haine ni rancune ou excès. Ce n’est qu’une telle démarche qui pourrait, à notre avis, protéger l’Université des nombreuses manipulations médiatiques actuelles qui créent régulièrement de faux débats, amplifient les faits, tendent à orienter insidieusement la marche du système dans le sens de leurs critiques et de leurs propres idéaux, sans même maîtriser ou se soucier réellement du projet de société à la base dudit système. A titre illustratif, l’occasion du Magal de Touba a d’ailleurs toujours été exploitée à fond pour, soit créer la psychose chez les potentiels pèlerins (à l’instar du désormais annuel épouvantail du choléra brandi pour créer un « blocus sanitaire » autour de la ville, qui, quoique réel, est clairement suramplifié à dessein), soit par l’acharnement sur certains symboles mourides et la surexploitation des faits divers les mettant en jeu, comme l’illustre, à notre sens, la récente controverse sur le projet de faire du Magal un jour férié.

L’Arme du Magal

L’exemple de la récente polémique sur la décision de faire du Magal un jour férié national, soulevée récemment dans la presse, nous semble ainsi représenter un cas d’école assez intéressant de ce combat qui mérite, à notre avis, d’être analysé sous cette nouvelle approche (malgré notre conscience du caractère souvent puéril et éphémère de ce genre de débats au Sénégal). En effet, il a semblé à certains analystes très légitime de condamner cette décision dans leurs articles et blogs, ou au moins de s’interroger publiquement sur son opportunité, dans le cadre d’une république laïque et en regard surtout du devoir de traitement équitable que l’Etat, dans ses fonctions régaliennes, se doit d’assurer à l’ensemble des communautés (religieuses, ethniques, raciales etc.) de la nation. Soupçon ou plutôt malaise aggravé par l’attitude ostensiblement « pro-mouride » depuis toujours affichée par le régime de l’Alternance dont les prises de position publiques en la matière du leader n’ont jamais cessé de créer des frustrations et des tensions dans le landerneau ploítico-médiatique.

Cependant, une analyse plus sereine et plus approfondie des soubassements réels et inexprimés de cette polémique montre que cette question n’est en réalité qu’une façade,

une « arme » supplémentaire dans le long combat souterrain que l'emprise progressive de la Vérité du Mouridisme sur la Réalité spatiotemporelle n'a jamais cessé de susciter. En effet, en abordant le problème sous l'angle de l'équilibre social et confrérique, la plupart des analystes se sont laissés emporter et piéger (et même obnubiler, bien que sans l'exprimer ouvertement ou même le percevoir clairement) par la **peur du pouvoir** mouride, son envahissement bruyant et incontrôlable du champ du réel, accéléré par les incursions politiques (les évidentes tentatives de récupération politicienne de cette décision par le régime contribuant davantage à épaissir le débat). Ceci, tout en négligeant de le poser sous des termes beaucoup plus simples et plus scientifiques, à savoir : quel est le principe fondamental à la base des jours fériés qui fait qu'une nation décide, parmi les 365 jours de l'année, d'en choisir juste quelques uns et de les particulariser dans le « calendrier républicain » ? Une définition communément acceptée du jour férié ressemblera assez, à notre avis, à celle proposée, par exemple, dans Wikipédia qui nous apprend « *qu'un jour férié est un jour de fête civile ou religieuse, ou commémorant un événement [jugé important par une nation]* ». Le Magal **commémorant** le départ en exil d'une grande figure historique sénégalaise de l'envergure de Cheikh A. Bamba, qui lui a donné lui-même une signification **religieuse** profonde (acte de reconnaissance à Dieu), selon la perspective de l'Islam, religion à laquelle se reconnaît plus de 95% de la nation, ne réunit-il pas ces critères aux yeux de la République ? Le terme « magal », qu'il a lui-même créé (pour éviter notamment toute confusion hétérodoxe avec les fêtes traditionnelles musulmanes) ne signifie-t-il pas justement en wolof « commémoration » ? L'évènement historique qu'il permet de célébrer et les dures souffrances que sa victime eut à endurer pour son peuple, avec pour seules armes contre l'oppression la piété, la foi infinie en Dieu et à Son Prophète, la dignité, l'endurance et la non-violence ne méritent-ils pas aux yeux de la République du Sénégal, au-delà de toute considération d'obédience ou de religion, nonobstant toutes les tentatives de récupération électoraliste, parmi les 365 jours de l'année civile ne serait-ce qu'un seul jour officiel de gratitude, d'adoration de Dieu, de retrouvailles des sénégalais autour des valeurs qu'il défendait ? Si ce n'est pas le cas, en quoi les autres jours décrétés fériés depuis plus d'un demi-siècle par cette même République (Fête du Travail, Saint Sylvestre, Pentecôte, Toussaint, Pâques etc.), dont certains ne sont même pas célébrés par plus de 5% de sénégalais, rassemblent-ils plus ces critères que le départ en exil du Serviteur du Prophète ? Fêtes chrétiennes ou laïques particularisées par la République « laïque et équitable » au point de faire aujourd'hui partie de l'inconscient collectif des 95% du pays ne s'y reconnaissant en aucune manière (précisons que, n'ayant rien contre les chrétiens, le débat ici porte uniquement sur les

mêmes questions de principe invoquées par les analystes) ? En d'autres mots, si c'était véritablement le souci de la juste équidistance entre les communautés religieuses du pays qu'entraînera ce jour férié de plus qui anime nos analystes, pourquoi n'avaient-ils pas antérieurement posé le débat en des termes aussi virulents et aussi critiques qu'ils s'y emploient tous depuis quelques temps ? N'est-ce pas plutôt une ultime résurgence du piège de la division des musulmans à travers la trame confrérique que nous ont légué les vrais pères coloniaux de cette même République ? Sous ce rapport, il nous paraît hautement insuffisant et de mauvaise foi d'invoquer l'argument neutralisant souvent avancé par nos politologues de la « laïcité républicaine » à la sénégalaise, qui perpétue actuellement le *statu quo* politique et continue d'opposer artificiellement les communautés religieuses du pays, en diabolisant sciemment et en excluant tout choix de valeurs émanant de l'une d'entre elles, sous prétexte d'un prétendu « équilibre confrérique ». Dans la simple mesure où cet argument promeut, en lieu et place, le choix arbitraire d'idées et de perspectives élaborées par d'autres maîtres à penser appartenant à d'autres cultures ou « confréries » républicaines, athées, maçonniques ou déistes. Aussi, sous ce rapport, cette rivalité artificielle entre confréries musulmanes du Sénégal n'est, dans une certaine mesure, qu'une perpétuation de la cynique stratégie de divisions entretenue jadis par les colonisateurs français, qui y voyaient un moyen de les affaiblir toutes ensemble pour mieux les dominer, selon l'esprit de cette machiavélique prédiction de Paul Marty : « *Où sera le mal, quand, dans un demi siècle, les islamisés du Sénégal seront partagés en cinq ou six sectes différentes, **très divisées entre elles**, d'autant plus divisées que chaque secte sera un produit national, et que ces **rivalités religieuses** viendront se greffer sur des **animosités de race** ?* ». Il est bien vrai, il faut l'avouer, que cette anomalie religieuse « mourides contre tidianes » n'a pu perdurer jusqu'ici, à notre avis, que grâce au piège de la rivalité entre communautés religieuses artificiellement entretenue par différents acteurs (politiques, intellectuels ou même religieux) adeptes du « diviser pour régner ». Rivalité artificielle car il n'existe en réalité aucune réelle contradiction de fond justifiant cette incompatibilité dans les démarches et idées de nos valeureux penseurs qui, comble de chance, appartiennent tous à la même école malékite dont ils partagent unanimement la doctrine, qui est celle des *Ahl Sunna wa Jama'a* (Adhérents de la Tradition et du Consensus des Savants), tout en adhérant à une même vision tolérante et ouverte de l'Islam, contrairement aux dissensions idéologiques sanglantes divisant d'autres pays musulmans. Cette religion, qui est la nôtre, a pour vocation naturelle, il faut le savoir une fois pour toutes, d'unir le Sénégal et non de le diviser, de le faire évoluer et nullement régresser...

Si, par contre, il s'avère que ce soit les « pertes pour l'économie nationale » occasionnées par ce jour férié qui sont réellement en jeu, qu'en est-il de celles entraînées par les autres jours déjà énumérés ? Pourquoi ne proposent-ils pas plutôt de diminuer ceux-là qui ne sont nullement plus légitimes « nationalement » parlant que le Magal ou leur réticence ne serait-elle pas plutôt une manière non formulée de contester la légitimité (envahissante) du Magal lui-même ou même de l'annuler carrément !? A contrario, pourquoi tous ces analystes font-ils mine d'ignorer l'impact positif économique réel, pourtant très facilement perceptible, même sans statistiques, du boom de la consommation entraîné par l'un des plus grands rassemblements religieux d'Afrique au point que certaines grandes entreprises de la place avouent réaliser l'essentiel de leur chiffres d'affaires annuel lors du Magal ? Si ce n'était point le cas, comment expliquer l'engouement de tous les secteurs économiques (agro-alimentaires, télécommunications, transports, finances etc.) lors de cet évènement ? Est-ce par le même esprit de « favoritisme confrérique » qui anime les politiciens que Orange, Tigo, Expresso, la BICIS, la BHS, Western Union, les multinationales étrangères, les organes de presse et l'ensemble des médias, les compagnies d'eau minérale, de boissons gazeuses, les éleveurs et agriculteurs, les vendeurs ambulants, les commerçants formels et informels (cette catégorie pour laquelle la moindre occasion de foire constitue une aubaine inespérée) etc. mettent les bouchées doubles pour se positionner à Touba lors du Magal, d'une manière qu'ils ne pourraient, économiquement parlant, reconduire nulle part ailleurs au Sénégal ? Les outils statistiques de Google qui ont rangé Touba au top 10 des recherches du Sénégal durant le mois de janvier 2011 ont-ils cédé à un décret de la Présidence de la République sénégalaise ou est-ce uniquement le reflet naturel du gros « buzz » créé par cet évènement ? Autant de questionnements qui méritent aussi bien, à notre avis, d'être abordés avec le même esprit critique par les mêmes analystes qui, assez étrangement et malgré toute leur pertinence, ne se posent jamais des questions aussi élémentaires, aveuglés en réalité par les phobies inexprimées auxquelles nous fîmes référence ou le piège des paradigmes faussés légués par leurs « ancêtres Gaulois »...

En vérité, la perspective sous laquelle il convenait d'aborder cette problématique, assez triviale du reste n'eût été les scories analytiques, consiste à prendre conscience du niveau croissant de Réalité qu'a atteint aujourd'hui le Mouridisme, quelle que soit la vision positive ou négative que l'on puisse en avoir. Ce ne sont que les lois qu'impose cette Réalité visible et incontournable au Sénégal auxquelles se conforment de façon **pragmatique** les composantes de l'économie que nous avons énumérées, dont

beaucoup, détenues par des non mourides ou même par des non croyants, n'ont aucune préférence ou affinité particulière avec le Mouridisme. Ni plus, ni moins. Auraient-elles la même perception ailleurs, nul doute qu'elles n'hésiteraient nullement à recentrer immédiatement leur « marketing » vers cet ailleurs, sans aucun état d'âme. La plupart des politiciens qui se bousculent aujourd'hui à Touba, de même que beaucoup d'hommes d'affaires et de stars, fonctionnent à peu près selon les mêmes logiques d'intérêt et de « marketing politique » conforme à la Réalité du terroir, qu'ils se réclament mourides ou non. Considérer symboliquement le Magal, en le décrétant férié, n'est ainsi rien d'autre qu'une mise à niveau de la République par rapport à cette Réalité qui s'est imposée d'elle-même, vu le vide et l'aphasie qu'elle crée dans la capitale et les autres régions du pays (pénurie de moyens de transport, absence d'agents économiques, mobilisation des ressources vers le Magal etc.), au-delà de toute considération partisane (sachant que le fait de décréter le Magal férié ne signifie nullement que les mourides vont voter pour le régime). De façon pratique, le Magal a été déjà décrété férié dans la Constitution psychologique et le subconscient de millions de sénégalais, la récente décision ne fait qu'entériner cette Réalité dans un système qui se proclame « pour le peuple et par le peuple ». Quel « peuple » au juste ? Quelle « nation », si aucune partie significative de ladite nation ne peut plus prétendre à nul droit significatif, au risque d'être déboutée sous le fallacieux prétexte que les autres parties ne peuvent être logées à la même enseigne ? Ne faudrait-il donc jamais attribuer le budget que requiert la gestion de l'Université de Dakar sous prétexte que l'Université de Saint-Louis, dont les besoins peuvent être sensiblement moindres, doit avoir exactement le même budget pour faire preuve de justice et d'équidistance ? Laïcité veut-elle réellement dire négation religieuse ? Esprit républicain rimerait-il avec impartialité partielle ? Autrement ne faudrait-il pas nous édifier enfin sur la véritable nature de cette République que l'on prétend la nôtre et qui ne serait nullement capable d'intégrer les propres valeurs et Réalités de ses fils sans faire ruer ses séides fanatiques sur les brancards, alors que sa prise en charge des principes venant d'ailleurs et auxquels son peuple profond ne se reconnaît aucunement ne leur pose nul problème ? Pourquoi et au nom de quoi notre nation devrait-elle continuer à se réclamer d'une histoire et d'un système politique né de la Révolution française de 1789, œuvre des Rousseau et Voltaire, de Robespierre et de ses jacobins, alors qu'elle se reconnaît plutôt héritière d'une autre révolution : la **Révolution Sénégalaise de 1895**, celle de Cheikh A. Bamba, d'El Hadj Malick Sy et d'autres valeureux artisans du **Siècle Sénégalais des Lumières** ? Ne fûmes-nous pas politiquement « mal partis » dès le moment même où nous avons bifurqué (serait-ce involontairement) notre trajectoire historique et politique vers celle d'autres peuples et

civilisations, quels que puissent être leur apport scientifique et technique ou leur mérite, surtout si ces civilisations ont bâti leur « prestige » sur nous autour de valeurs antinomiques à la foi et à l'essentiel de nos principes de base ?

L'Arme de Touba

Il faut dire que la même remarque sur cette emprise *temporelle* de la Réalité que constitue le Magal peut bien, à notre sens, être reconduite au sujet de l'emprise *spatiale* du Mouridisme que symbolise la ville de Touba. En effet, les mêmes griefs de favoritisme du régime envers la ville sainte nous semblent répondre à peu près à la même logique de combat. Là également l'intensité des passions, les peurs inavouées et les amalgames entretenus par les hommes politiques ou même religieux ont contribué à épaissir le débat à un niveau assez ahurissant pour l'observateur averti. La simple et élémentaire Réalité a voulu que Touba soit aujourd'hui la seconde ville du pays, après Dakar la capitale, sur le plan démographique, économique etc. (tout en étant la première au niveau superficie). Rattacher exclusivement ce développement au « clientélisme maraboutique » des mourides serait scientifiquement d'autant plus que réducteur qu'il est non seulement de notoriété publique que les mourides ont toujours su compter d'abord sur leurs propres forces pour matérialiser leurs propres projets, mais l'assistance des pouvoirs publics dans ces projets constitue simplement un devoir faisant partie des « fonctions régaliennes » de l'Etat. Il ne fait aucun doute, aux yeux de tout analyste sérieux, que les spécificités religieuses, culturelles et urbaines de la ville, comme l'attachement profond des mourides à leur métropole et nécropole, leur dynamisme économique et leur sens aigu des affaires, les contributions de l'importante diaspora mouride dans la construction de la ville et de ses projets, le boom du Magal, les facilités d'accès à la terre, la gratuité de certains services pris en charge par la hiérarchie mouride etc., ont plus impacté de façon beaucoup plus décisive sur son évolution que le rôle joué par les pouvoirs publics. Et quand bien même l'Etat y aurait-il investi plus qu'ailleurs, quoi de plus normal, si l'on s'en tient au plan strictement démographique et social ? Le fait que ce financement se soit fait dans le passé en échange du soutien électoral des mourides ne traduit en fait que la vision politique « corporatiste » de nos anciens dont les réalités propres, leurs rapports exogènes avec la chose politique et la logique foncièrement « syndicaliste » n'intégraient pas toujours certaines dimensions de la finance publique et des rapports légitimes envers le service public que nous avons aujourd'hui la chance de mieux appréhender (nous sommes revenus très largement sur ce thème et bien d'autres dans notre essai précité). Car si, aujourd'hui, toutes les

banques privées de la place (dont certaines appartenant à de grands groupes internationaux) et toutes les grandes entreprises du pays se bousculent à Touba, cela n'est certainement pas du à une directive présidentielle ou ministérielle en ce sens. En réalité, les facteurs qui favorisent ce genre de stéréotypes sur le favoritisme politique envers les mourides sont, entre autres, le caractère religieux de la ville de Touba (qualifié d'« état dans l'Etat ») et ses velléités de gestion autonome (fondé sur le bail toubien de 1928 requalifié en titre foncier en 1930), les perceptions globalement négatives envers les mourides dans certains milieux, les déclarations publiques (rarement suivies d'effets) des hommes politiques sur leurs grandioses projets pour la ville, l'important enjeu du vote mouride etc. Ainsi le fait d'investir des milliards à Dakar, à Thiès, en Casamance ou ailleurs dans le pays est-il aujourd'hui jugé plus approprié que de créer des infrastructures dans la seconde ville du Sénégal : ce qui produit un subtil et assez pervers effet inverse d'ostracisme envers une ville du Sénégal, masqué par la passion du débat (comme quoi les valeurs théoriques d'équité et de justice républicaine résistent mal à certaines phobies religieuses incontrôlées). Il appartiendra ainsi aux nouvelles générations de mourides d'apprendre à détacher dans l'avenir le train du développement de Touba de la locomotive électoraliste où elle ne fut, en réalité, qu'artificiellement riviée dans le passé.

Ceci, pour que toute la Cité sache enfin que la « machine infernale » tant redoutée n'est rien d'autre que le train du Destin de Dieu transportant la Vérité de l'Islam qui, sur les rails de l'Espace et du Temps, s'achemine vers la gare de la Réalité où tous les fils de ce pays, tous les êtres humains et citoyens du monde, descendant joyeusement des wagons de leurs communautés respectives, se rejoindront pour fêter ensemble la Félicité dont le Seigneur a gratifié un de Ses illustres Serviteurs, qui disait déjà il y a bien longtemps, au milieu de la solitude et des épreuves :

*« Dieu m'assistera et les créatures me suivront, des terres et des mers,
et je leur serai utile sans aucun préjudice... »*

(Cheikh A. Bamba, « Ya Dhal Bushârâtî »)